

En ce moment, la notion d'identité m'apparaît comme une dimension en perpétuel mouvement. Pourtant je distingue un élément stable, une sorte de fil rouge : le désir d'assembler ce qui est éparé.

Hiver 2015. Dans mon carnet d'atelier, je dessine un visage humain. Une femme. Des larmes en forme de pieds et de mains lui coulent des yeux. Cet hiver là, je continue la création de sculptures appartenant à la série « Ce qu'il en reste ». Il y a cette petite figure humaine debout sur ses pieds. Elle est en équilibre. A partir de son bassin, un assemblage de cubes et de parallélépipèdes dégringole sur le sol.

Été 2016. Après quinze années passées à la campagne, j'investis un nouvel atelier en ville. La première chose que j'y fais est une série de monotypes. Je grave sur une plaque de lino, le visage dessiné en 2015. A chaque impression un nouveau visage apparaît. Peu à peu, une bouche ouverte prend la place des larmes. Du bleu, du rouge, sur ce papier blanc, comme une trace inconsciente de la violence qui frappe l'Europe à ce moment là. Et qui, ailleurs, ne cesse pas. Ce visage a quelque chose à dire.

Je passe au volume. Et selon la logique de la vannerie spiralée, cous des faisceaux de fils blancs au point simple. Un œil, deux yeux, cette bouche, tout le visage. Entre mes mains, une matière souple et accidentée prend forme. Elle sent la colère. C'est la première fois que je réalise un visage humain. Et c'est un masque. « Sans doute l'une des expressions les plus anciennes de la culture humaine », me dit un livre sur le sujet. Sur une table, attendent deux jambes tressées recouvertes d'enduit. Leur place est au sommet de cette tête.

Cet été là, des heures durant, je cous des cubes et des parallélépipèdes en osier avec un fil de lin ciré. Des petits, des moyens, des grands. Assemblés et teintés à l'encre de Chine, ils forment une structure à l'intérieur de laquelle je peux entrer. Joie. Je danse dans de mon atelier, cherchant par le mouvement ma relation à cet objet volumineux. L'appareil photo enregistre les images. Mon visage est voilé. Le cadre est fixe. Au fil de la prise de vue, une histoire apparaît. Je garde quatre images. Quatre tentatives pour donner corps à la transformation constante. Suivent une série de portraits. Assise sur une chaise, mon apparence est modifiée par la port d'un objet/sculpture. Chaque image atteste d'un état.

Le processus décrit plus haut, est nécessaire pour que ces images deviennent possibles. Elles ne sont pas une fin en soi, mais la preuve que quelque chose s'est passé. Des émotions, des intuitions me poussent à fabriquer certains objets. De plus en plus, j'ai besoin d'enregistrer l'impact de leur création et ceci passe par mon corps et sa position dans l'espace. C'est aussi une façon de poser la question du statut de ces volumes. En passant par l'image pour les faire tomber du socle.

Stéphanie Jacques, hiver 2019

Texte écrit à l'occasion de l'exposition « Art+identity : an international view », Galerie Browngrotta Arts, 2019

English :

At the present time, the notion of identity seems to me, to be a dimension in constant movement. I can distinguish, however, one coherent element, a sort of red thread : the desire to assemble all that is scattered.

Winter 2015, in my studio notebook, I draw a human face. A woman's face. Tears in the form of feet and hands stream from her eyes. That winter, I continue working on a series of sculptures which will become the work 'Ce qu'il en reste'. A small human figure stands upright. She is in balance. Hanging from her pelvis is an assemblage of cubes and parallelepipeds which tumble to the floor.

Summer 2016, after 15 years of living in the country, I move to a new studio, in town. There, the first thing I make is a series of monotypes. Inspired by the drawing of the previous winter, this time, I engrave an image of the woman's face on a sheet of linoleum. With each new print, another face appears. Little by little, an open mouth takes the place of the tears. Blue.... Red..., on this white paper, like an unconscious trace, a reminder of the violence which is spreading throughout Europe at that time. Violence moreover, which still continues today. This face has something to tell.

Applying the coiling technique, I stitch bundles of white thread. First comes an eye, two eyes, then the mouth, the whole face. Between my hands, a soft and damaged material takes form. One senses anger. It is the first time I create a human face, a mask. 'Without a doubt one of the most ancient forms of expression of human culture' so a book on the subject informs me. On a table, are two looped legs covered in plaster. They will find their place, on top of this

head.

That summer, I spend hour upon hour sewing, cubes and parallelepipeds made of willow, and stitching with waxed linen thread. Small, medium, large. Assembled and tinted with India ink, they form a structure into which I may enter. Oh Joy ! I dance in my studio, searching somehow through my movement, a relationship with this form. I set up the camera and take photos. My face is veiled. The frame is fixed. As the shooting advances, a story appears. I decide on four images. Four attempts at materializing this constant transformation, at bringing life to this form. A series of portraits follows. This time, sitting on a chair, my appearance is modified by wearing an object, a sculpture. Each image incarnates a new state, another state.

The process here described is necessary for these images to exist. They are not an end in itself but a document of what has passed. Certain emotions, intuitions, propel me to make certain objects. More and more, I feel the need to record their creative impact and this physical sensation which passes through my body as it is positioned in space and time. It is my way of questioning the identity of these forms. Using image is a means to make them fall from their pedestal.

Stéphanie Jacques, December 2019

Texte written for the exhibition « Art+identity : an international view », Galerie Browngrotta Arts, 2019